

Saint-Cirgues-en-Montagne

Conte d'hiver

Routes blanches

« Prenez des pneus neige. Prenez les quatre. Et aussi des chaînes. »

On m'avait prévenue : « Les routes restent blanches par ici. »

Je m'étais équipée en laissant traîner un œil sur les brèves météo. Quelques jours en amont. Mes valises s'étaient gonflées de trop de vêtements chauds qui resteraient inutiles.

Je m'apprêtais à connaître la burle, comme l'appellent les ardéchois. Mais aussi les congères, le vent et le verglas.

C'était loin d'être un problème, je venais ici pour me retirer du monde. Pour rencontrer la neige mais pas les gens. Un dépaysement que ne permettait pas le luxe d'un avion, d'un train à grande vitesse, ni même d'un TER avec x changements. Il me fallait prendre le volant. Cela faisait des années que je ne conduisais plus, la ville m'ayant enlevé ce désagrément-là. Bien que m'en ayant causé quelques autres.

Quelque chose m'appelait là, sans que je sache bien dire quoi. Je pris une chambre sur Booking sans trop regarder ni les photos ni les commentaires, de peur - peut-être - de changer d'avis. Ce que je vis, ce fut le prix maudit. Ce seul critère m'incita à rester davantage.

Le nom de Saint-Cirgues-en-Montagne n'était pas venu à moi après maintes et maintes divagations hasardeuses sur les moteurs de recherche. Grâce à un classement « par prix » ou « par avis des voyageurs ».

L'année dernière, la maison de ma grand-mère avait été vidée. Une maison de faubourg, avec courette à l'avant et jardin à l'arrière. Une modeste maison d'ouvriers, comme on en trouve tant, bâties quasiment à l'identique, dans des rues abruties par le soleil. Du côté d'Avignon.

Je n'avais pas pu être là les deux jours où la famille s'y était réunie, trop occupée que j'étais alors. Peut-être un rendez-vous professionnel ou un séminaire dont je n'avais plus idée aujourd'hui, alors qu'hier, la seule pensée d'en être absente m'avait semblée indéfendable. Une benne dans la cour, des coffres de voitures béants et plusieurs dizaines de cartons. Après plusieurs décennies à accumuler ces objets-là. J'avaistenu àypasserquandmême. Après-coup. La maison sentait le renfermé et le vide qui l'habitait déjà depuis des années. Quelques cartons jonchaient encore le vestibule. Sur une pile de livres et de rebuts divers qui débordaient de l'un d'entre-eux, une carte postale. Elle était

de Saint-Cirgues-en-Montagne.

Mon téléphone avait sonné. Chloé, ma secrétaire m'appelait : une urgence, selon ses mots. Je devais repasser au bureau. A peine arrivée, j'avais donc fait volte-face, claqué la porte derrière moi sans un regard pour cette maison qui appartenait au passé, tout en fourrant la carte postale dans ma poche. Qui sait ? L'avenir pouvait peut-être encore quelque chose pour elle.

J'arrivai à Saint-Cirgues-en-Montagne de nuit. D'entrée, une erreur de choix quand on ne connaît rien des petites routes sinueuses et mal déneigées. Je ne retins rien du paysage. Les yeux fichés sur ma trajectoire. Trop angoissée à l'idée de m'empêtrer dans les congères qui dansaient entre le bas-côté et le milieu de la route.

La chambre que j'avais louée donnait sur la grande place. Cela me rassura d'être tout de même en plein centre. Je lâchai mes valises à peine passé le seuil et m'effondrai sur le lit. Ma nuit dura pas moins de dix heures. Ce furent les cloches qui finirent par avoir raison de moi. La condensation avait créé un filtre aqueux contre les vitres de la fenêtre orientée plein Nord. La veille, je n'avais pas réussi à fermer les volets à battants, les loquets étant pris dans le givre.

Avançant à tâtons, au milieu de mes affaires éparses, je finis par remettre la main sur la carte

postale. Elle était vierge. Comme un souvenir qu'on aurait voulu emporter dans ses bagages ou une intention d'être postée de retour chez soi. Et puis : l'oubli.

Quatre photos la composaient. Toutes, de paysages de neige animés d'habitants ou de vacanciers, skis sur l'épaule ou sous le bras. Modes vestimentaires, couleurs et voitures sur fond blanc évoquaient les années 1960. Au premier plan, les chaussettes relevées jusqu'aux genoux, à l'arrière, des granges abandonnées aux congères, un clocher sur fond de ciel bleu, les devantures criardes du Casino et du Total.

En essuyant de ma manche la vitre embuée, je parcourus du regard la grande place. Je finis par ouvrir grand la fenêtre, offrant mon visage au froid hivernal. Un froid sec et vif, réchauffé d'une lame de soleil aiguisée. En me penchant un peu à droite, je reconnus le point de vue d'une des photos. Les firmes avaient changé, les usages étaient restés : le Vival avait remplacé le Casino en lieu et place. Comme la station Bp l'avait fait de la pompe Total. J'apprendrais plus tard que le glas avait en fait récemment sonné pour la station et que ses pièces détachées (pompes et auvent) étaient en ce moment même en vente sur Le Bon Coin.

« Si vous êtes venue pour les balades en raquettes, c'est maintenant ! Quelques jours comme ça et tout aura fondu aussi vite que c'est tombé... ». Je bus mon café en écoutant

les commentaires du gérant et des quelques habitués au comptoir. On y parlait des neiges qui n'étaient plus celles d'autrefois : « Il n'y a plus de saisons... ». On me conseilla de prendre garde à l'ombre et au mauvais verglas qui y tenait le pavé. Puis vint le descriptif précis d'où passait le chasse-neige et d'où il ne passait pas. Il fut ensuite cas du tunnel du Roux voisin fermé ce jour et de l'embarras causé par le détour imposé. On m'encouragea à en tenter sa traversée sitôt la circulation ré-ouverte : « C'est une vraie expérience ! Au débouché, fini la neige, c'est le Sud ! ».

La route, l'hiver, animait toutes les discussions. C'était aussi le moment de l'année où on voyait le plus ses voisins, solidaires face aux caprices de la neige.

Les sites où faire du ski nordique me furent très vite cités : la Croix de Bozon et la Chavade. « Faut remonter un peu sur le plateau », m'indiqua-t-on, alors qu'un ancien aux yeux clairs et rieurs m'expliquait qu'avant, une petite remontée mécanique permettait de dévaler directement les flancs du bourg.

« Ca a duré un temps... » : un constat dénué d'une nostalgie qui aurait été toute attendue. Plutôt une résignation face aux loisirs et aux habitudes qui changent.

Fontes

Ma première journée fondit comme la neige au soleil.

Pas plus qu'en raquettes, je n'arpentais les ruelles ou chemins du village à pied. Mon corps était comme vidé de toute force motrice. Je passais ainsi les heures de mon lit à l'étage au café au rez-de-chaussée. Moi qui d'habitude ne tenais pas en place, je me dis que ce devait être cela de lever le pied. Et cela me fit un bien fou. C'était comme si tout - ici - n'avait été là que pour me réceptionner et me remettre debout.

Mon téléphone ne captait qu'un signal fébrile et je ne pris pas la peine de demander s'il y avait un code wifi. J'oubliais ainsi, pour un temps, ma boîte mail qui devait se remplir jusqu'à déborder en mon absence. Le nombre de Doodle qui ne me compterait pas parmi leurs participants. Et le niveau en baisse des gobelets en plastique dans la poubelle de la machine à café (celle entre la porte des toilettes et le défibrillateur).

Sans être réactive, je me sentais néanmoins à l'écoute. En tendant l'oreille, je remarquais que les gens d'ici disaient « Saint-Cirgues », non « Saint-Cirgues-en-Montagne ». Comme un diminutif qu'on réserve à ceux qu'on connaît et qu'on aime bien. Pourtant, c'était ce qualificatif de « en-Montagne » qui m'avait, en partie, attirée là. Plus, en effet, que le souvenir de ma

grand-mère, qui n'était au fond qu'un prétexte. Je l'avais si peu connue et elle m'avait toujours apparue si austère que je ne comptais pas sur ce village en commun pour me rapprocher d'elle.

À bien y réfléchir, ce « en-Montagne » était pour moi aussi authentique qu'un label de qualité. La garantie du territoire d'exception qu'on allait approcher et du mythe d'aventure qu'on allait côtoyer. Tout en ayant conscience des limites de ce cliché, au fond de moi, la montagne était synonyme d'hiver, comme la mer était équivalente à l'été. Comme si un territoire pouvait se fondre tout entier dans une saison...

Cette particule un rien aristo, créait aussi en moi des généalogies imaginaires.

Ainsi, Saint-Cirgues-en-Montagne devenait un lointain parent de Bellevue-la-Montagne dans la Haute-Loire, de Faux-la-Montagne dans la Creuse ou de Châtel-Montagne dans l'Allier. Des racines très « Massif Central ».

Tout comme la Fos-sur-Mer entretenait d'étroites filiations sémantiques et littorales avec Boulogne-sur-Mer, Trouville-sur-Mer, Vattetot-sur-Mer ou Soulac-sur-Mer...

Venir ici c'était visiter une géographie, un grand paysage et s'y faire tout petit.

Quelques jours plus tard, une randonneuse, aux joues écarlates - d'effort ou de froid, nul n'aurait pu le dire - me confia l'appel de cette montagne-là : « C'est la montagne sans

l'inaccessibilité des sommets, des pics et des gouffres, des glaciers qui bougent, des avalanches qui s'écroulent... Si on le veut, tout - ici - peut être à sa portée, sans en risquer sa vie. »

Voilà où résidait la sympathie de ce « en-Montagne » : son accessibilité et sa modestie.

Au fil des jours, les températures devenaient si douces et le soleil si infailliblement au rendez-vous, que je pris l'habitude de tirer une chaise en plastique rouge Coca-Cola contre la façade de l'hôtel-restaurant orienté plein Sud.

Alors que la neige fondait à vitesse grand v, les gens d'ici ne cessaient de me conter leurs histoires d'eau. Les stalactites faisaient du goutte à goutte depuis le chéneau voisin, tandis que l'on me déployait les richesses de ce territoire de sources. On me parla des travaux du gymnase qui avaient nécessité d'entailler le rocher de la montagne. Combien de sources étaient sorties de ce rocher ! On avait dû tirer une canalisation pour détourner les eaux des fondations de l'édifice.

« De l'eau, ici, on en a, à ne plus savoir qu'en faire ! ».

Je repensais aux restrictions connues ces dernières années à Avignon, en périodes de canicules. Ici, de toute évidence, on ne craignait pas d'arroser à grande eau les massifs et les piscines. Même si des piscines, il n'y en avait apparemment guère, le plan d'eau et la rivière

faisant encore mieux l'affaire, pour les moins frileux. A l'inverse, j'avais en tête ces paysages d'herbes jaunes, grillées, qui crissent sous les semelles. Ces bachats et lavognes mis à secs. Exposés dans leur nudité de pierre. Ces fontaines dont l'eau se tarissait et ces bidons qu'on se précipitait de remplir lors des épisodes orageux. De cette eau électrique qui ruisseauait si vite sur les sols compacts sans même pouvoir engorger les terres.

Mais, loin de mon imaginaire de Manon des Sources, c'est une autre histoire aux contours de légende qui alimentait ici les récits : une ancienne source ferrugineuse avait été portée disparue aux abords du bourg. À ceux qui pouvaient en douter et associer cette histoire à un mythe, il existait une carte postale qui figurait le débouché de cette source. Un mauvais usage de la dynamite associé à une inondation fameuse, auraient été à l'origine de sa perte. Le rocher qui en marquait l'entrée, demeurait quant à lui toujours. Les habitants, eux, se souvenaient aller par les champs et les sentiers, pour se rafraîchir de cette eau finement pétillante, bue directement entre les mains jointes. Les bulles ne se conservant pas, il fallait l'apprécier à la minute.

« Il faut revenir au printemps, on pourra vous y mener ».

Cette eau qui coulait là, à Saint-Cirgues-en-Montagne, semblait appartenir à une géographie d'envergure. Depuis que j'avais vu les panneaux de la ligne de partage des eaux,

dos-à-dos, l'un pointé vers la Méditerranée et l'autre, vers l'Atlantique, je me sentais au centre du monde, depuis ce Massif Central. Me demandant à tout instant là où la fonte des neiges se précipiterait. Vers quels horizons et dans quels flots ? J'avais ce sentiment de me tenir à l'origine de quelque chose. De quelques eaux.

Comme en écho, je fus surprise d'entendre les habitants revendiquer autant leur attachement au village que d'aimer rappeler leurs origines, à eux aussi. Leurs récits rapprochaient les Ardennes, Lille, l'Italie, la Croatie, constituant des frontières géographiques distendues et affectives... On appartenait réciproquement à l'échelle d'un pays, d'une région ou d'une ville. Les intérieurs des cafés affichaient aussi des slogans identitaires bien connus dès lors qu'on en poussait les portes : « Ici c'est Paris » ou « Bienvenue chez les chtis ».

C'est donc tout naturellement qu'à mon arrivée, en écrivant mon nom sur son registre, le gérant avait cillé, me demandant si ce n'était pas un nom de par ici. Cazenave : il lui semblait l'avoir déjà entendu. Puis, apprenant que je venais d'Avignon, il se ravisa, en m'expliquant que beaucoup d'habités de Saint-Cirgues étaient originaires du Vaucluse ou du Gard. Que ce devait être ça.

Irréductibles

« L'hiver aux habitants, l'été aux vacanciers ». À Saint-Cirgues-en-Montagne, la vacance était fortement déterminée par les changements de saison.

Je compris vite que j'aurais eu tort de réduire les maisons aux volets fermés à des demeures abandonnées. Plus de la moitié des habitants de la commune revenaient aux changements de saison favorables. Des maisons de famille où les générations se retrouvaient. L'été y était volontiers prolongé : les résidents secondaires prenaient leurs quartiers aux beaux jours au sens large, soit de mai à octobre. Le réchauffement climatique participait à rallonger cette occupation.

Ainsi, être ici en plein hiver, c'était se passer de tous ceux qui avaient rejoint des climats plus cléments. Ne restaient que les irréductibles. Parfois, quelques récalcitrants passaient toutefois, histoire d'aérer les maisons et de faire tomber trop de neige accumulée sur les toits.

Mais durant ce séjour, une autre idée s'était montrée irréductible : on ne cessa de me faire remarquer que ce que je voyais là, ce n'était pas le vrai hiver. Que je m'en faisais, sans que ce soit ma faute, une fausse représentation. Le temps avait été bienveillant avec moi comme s'il remerciait ceux qui s'intéressaient à ce territoire que certains disaient perdu : « Il n'y

a pas de travail... », « Les jeunes s'en vont... »,
« Le médecin prend sa retraite en septembre et
ne sera pas remplacé... »

Ainsi, une fois remise sur pieds, mes premières
sorties dans le village firent naître en moi des
étonnements paradoxaux.

Derrière certaines vitrines, le vide des
commerces partis se trouvait encore plein
de fonds de stocks laissés épars : boîtes à
chaussures, articles de mercerie ou produits
d'épicerie. J'avais parfois l'impression que les
commerçants allaient bientôt resurgir, ranger le
désordre, passer le balais et rouvrir boutique.

Les vraies maisons fermées, abandonnées
en toute saison, l'étaient depuis souvent
deux générations, si ce n'est trois. Fruits de
complexes divisions de propriétés, de proprié-
taires non vendeurs ou d'héritiers lointains.
Un immobilisme foncier qui n'alimentait aucun
marché, aucune spéculation. Les biens étaient
ainsi. L'immobilier n'était pas fait que pour
se vendre et être acheté. Ni même pour être
occupé.

« Dedans, il faut voir ! Les meubles n'ont parfois
pas bougé, tout est resté... comme dans le
temps. On pourrait y tourner de sacrées recons-
titutions », me confie t-on, à la manière d'un
secret qui entend bien garder de son mystère.
Je repensais à la maison de ma grand-mère,
dont le compromis avait déjà été signé, sous
la précipitation de la pression foncière. Les
nouveaux propriétaires prévoyaient de l'isoler
par l'extérieur et de construire une extension

apportant plus de lumière dans la bâtisse profonde et massive. L'image mentale de la maison se superposa à celle de mon propre appartement, à la lutte acharnée pour l'acquiescer contre d'autres acheteurs potentiels plus offrants, à coups de comparaisons de cautions, d'engagements bancaires et de fiables CDI. Une fois acheté, mon premier souhait avait été de tout gommer des précédents habitants et des matières qui le constituaient en doublant tout de placo. Aujourd'hui, je me prenais à penser que j'aurais pu faire autrement.

Le dernier jour, la place du Breuil, cette grande place si généreuse et débordant d'espace, commença enfin à laisser choir son manteau de neige.

Par plaques éparses, j'en distinguais enfin la couleur de son sol. Alors que la neige uniformisait et lissait cet espace public, je découvris entre quelques amas gelés récalcitrants, des espaces d'enrobés rapiécés, des pelouses décolorées, des terrains de tennis et des stabilisés. Deux gamines faisaient des tours et des tours de place à vélo, slalomant entre les flaques, avec quelques détours par la balançoire voisine et le seuil de leur maison. Les habitants étaient libres ici de troquer leurs petits jardins privatifs pour un espace public digne des plus grands.

Je pensais à Théo que je retrouverais en rentrant. Moi, laissant ma semaine à Saint-Cirgues, et lui, celle passée chez son père à Alès.

Je me mis à l'imaginer sauter lui-aussi sur les blocs de glace, agglomérats compacts de terre, de feuilles mortes et de pouzzolanes.

« Il y en a bien à qui ça prend de venir ici... Ils y passent l'été et se prennent d'acheter. Mais entre la vie d'été et le reste... C'est comme cette histoire de changement d'heures, les gens confondent tout et fantasment la saison ! ». J'avais relevé cet amusement sceptique dans la bouche d'un restaurateur du village quelques heures plus tôt.

Et pourtant, en cherchant plus loin, on m'avait lâché : « Saint-Cirgues, c'est une terre d'accueil ». Cette manière de tendre, comme un mot de bienvenue, cette formule. Une manière de me faire sentir ni la première ni la dernière et de mieux apprécier cet héritage. Car le village en avait vu des gens de passage, venus ici se ressourcer au plein air. Des gens qui y sont ensuite revenus, saison après saison. Et parfois, ont fini par s'y installer durablement. Arriver, rester, partir ou revenir : à Saint-Cirgues, tout le monde s'était posé au moins une fois la question.

Une dernière boisson chaude me retint avant de reprendre la route. J'avais alourdi mes sacs de quelques sachets de champignons séchés et de bocaux de confitures de châtaignes. Un arrière-goût de l'automne, après avoir connu l'hiver ou ce qu'il en reste.

C'est une voix un peu haut perchée, teintée déjà d'une pointe d'accent du midi, qui vint me tirer de mes songes : « On m'a dit qu'une madame Cazenave était en séjour ici ? ». En réaction, ma chaise fit un bruit strident sur le carrelage, marquant mon sursaut, et la dame qui venait de poser la question au gérant se tourna instinctivement vers moi.

Avec la franchise des gens qui vont droit au but, elle s'avança vers moi et me lança : « Vous venez ouvrir votre maison ? ». Se faisant, elle me pointa du doigt une des façades aux volets fermés qui ouvrait sur la place. « Vous êtes la petite-fille ? Je connaissais bien votre grand-mère, Héloïse . Héloïse Cazenave. »

Puis, face à mon silence : « Cazenave, ça veut dire la maison neuve en occitan ».

Le récit fictionnel « Conte d'hiver » est né de la première résidence de février 2019 menée à Saint-Cirgues-en-Montagne par l'équipe pluridisciplinaire In.cipit.

Cette fiction saisonnière, écrite par Laurie Gangarossa, se fait l'écho des regards sur ce territoire, partagés avec Andréas Blanchardon, Paola Gonzales Jara, Nicolas Julien et Violette Soleilhac.

Ce récit s'inscrit dans la démarche du projet « Consult'actions. Quatre résidences pour penser les ruralités de demain » à l'initiative du CAUE de l'Ardèche, du Parc Naturel Régional des Monts d'Ardèche et du réseau ERPS.

Il appelle à une suite, « Conte de printemps », qui succédera à la seconde résidence de mai 2019.



